

DISCOURS

prononcé à la salle des Promotions, le 26 juin 1877, par Mgr Namèche, Recteur Magnifique de l'Université catholique de Louvain, après le service funèbre célébré en l'église de Saint-Pierre, pour le repos de l'âme de M. Léon NOËL, professeur extraordinaire à la Faculté de Médecine.

—

MESSIEURS,

C'est pour la troisième fois, en moins de cinq ans, que la perte prématurée d'un membre de la Faculté de Médecine nous réunit en cette enceinte. Sovet, Hubert, Noël, quels noms chers et regrettés! Quelles sympathiques émotions ils éveillent en nous, et comme tout en nous et autour de nous nous paraît encore plein d'eux-mêmes! En commençant ce discours, je me demande s'il ne serait pas plus sage de vous épargner la fatigue de m'entendre, alors que vos cœurs et vos mémoires vous parlent un langage bien plus éloquent que tout ce que j'ai à vous dire du collègue ravi avant le temps à notre estime et à notre affection. Mais une tradition respectable a consacré cet usage, et il y a toujours quelque profit et quelque consolation à mettre en pleine lumière certains traits moins connus d'une belle existence, et à compléter ainsi la ressemblance idéale de ces chers morts

qui ne vivent plus ici-bas que dans nos souvenirs.

M. Léon Noël naquit à Piéton, près de Fontaine l'Évêque, le 19 avril 1845, d'une famille patriarchale et richement douée des dons de l'intelligence. Son enfance s'écoula joyeuse au sein du village paternel et d'une riante nature ; ses journées toujours trop courtes se passaient à courir avec l'ardeur de son âge le long des prés fleuris à la poursuite des papillons, des cigales, des insectes de toute espèce. Il en formait des collections avec un goût et une persistance qui excitaient l'admiration de ses parents. Les premières leçons de l'école ne commencèrent qu'à l'âge de sept ans, mais il lui fallut très peu de temps pour apprendre à lire, à écrire et à calculer. Les combinaisons de chiffres et de nombres se faisaient chez lui avec une rare facilité.

Au mois d'octobre 1857, le jeune Léon entra au petit séminaire de Bonne-Espérance, pour y faire ses humanités. Il ne pouvait être mieux placé que dans l'une de ces maisons où se sont conservées les traditions saines et éprouvées des bonnes études et de l'austère et mâle éducation d'autrefois. Il conquist d'emblée la première place de sa classe, et ne la perdit plus pendant les six années qu'il passa dans cet asile privilégié, et quoiqu'il y comptât une cinquantaine de concurrents.

La bonté de son caractère, la régularité de sa conduite, ses sentiments francs et désintéressés ne le distinguaient pas moins que ses succès; il fut toujours cordialement aimé de ses disciples, et il leur inspirait une sorte de respect. Sa piété était profonde; il honorait Notre Dame de Bonne Espérance d'un culte particulier et tout filial. Dans sa dernière maladie, il aimait à se replacer sous la protection de Celle qu'il avait, disait-il, tant de fois invoquée dans son sanctuaire privilégié.

On s'attendait à voir le jeune Noël entrer dans les rangs de la milice sacerdotale, et l'on ne fut pas peu étonné d'abord quand on apprit qu'il se proposait de venir étudier la médecine à Louvain. Ce choix était cependant parfaitement raisonné; c'était une affaire de vocation, et il l'avait longtemps examinée et débattue à la lumière de la foi et sous la direction d'un guide éclairé. Pour lui, comme pour Sovet, il s'agissait avant tout, dans les études médicales et dans l'exercice de la noble profession auxquelles elles préparent, d'aller où Dieu l'appelait, en se dévouant au service et au soulagement de ses frères souffrants.

Après avoir passé avec un succès éclatant l'examen de gradué en lettres, notre futur collègue entra à l'Université au commencement de l'année académique 1864-1865. Il y montra la même supériorité que dans ses études prépara-

toires. Candidat en sciences naturelles avec distinction l'année suivante, il conquît tous ses grades dans la Faculté de médecine avec la plus grande distinction, et termina ses derniers examens de docteur au mois d'août 1870.

C'était le moment où une guerre horrible ensanglantait nos frontières. Quelque besoin de repos qu'éprouvât notre jeune médecin, son âme ne put résister à l'appel qui lui était fait au nom de l'humanité et de la science. Enrôlé sous la bannière de la croix rouge, il ne perdit pas un seul instant et arriva à Bouillon, le lendemain même du désastre de Sedan. Installé immédiatement dans une ambulance de passage, il se livra au traitement des blessés avec un complet oubli de lui-même. Couché sur la paille, obligé de dévorer à belles dents quelques lambeaux d'une viande grossière, il ne se donna de peine que pour obtenir les objets les plus nécessaires au traitement de ses chers blessés, et ne négligea pour cela ni prières, ni importunités. Le gouvernement prussien apprécia une si généreuse conduite, et lui décerna la croix de la Couronne royale de Prusse.

Revenu à Bruxelles, après quelques jours de repos, passés au sein de sa famille, M. Noël s'empressa de reprendre son poste au lazaret établi à la plaine des manœuvres. Ce fut là que vinrent le chercher deux riches époux, qui avaient transformé en infirmerie leur château

de la Soye près Marbihan. Là gisaient vingt blessés, dont trois étaient considérés comme désespérés. Noël eut le bonheur de les sauver tous, sauf un qui succomba victime d'une erreur fatale imputable à lui seul.

Il quitta ce nouveau poste d'honneur et de dévouement au milieu des bénédictions de ses blessés convalescents, emportant l'amitié et la reconnaissance des nobles châtelains si bien faits pour apprécier des services rendus avec tant de soin et de désintéressement. Chose touchante à dire et singulièrement honorable des deux parts ! La veille même de sa mort, M. et M^{me} Guichard arrivaient tout exprès à Louvain, pour serrer une dernière fois la main du bon docteur Noël.

L'année 1870 touchait à sa fin, lorsque celui-ci revint à Piéton, où tout le monde se réjouissait de le revoir. Il y consacra presque tout son temps au traitement des malades qui accouraient de toutes parts pour se confier à ses soins. Précisément en ce moment la variole exerçait ses ravages meurtriers sur les populations environnantes. M. Noël sut vaincre les préjugés encore enracinés dans une partie de nos campagnes, et parvint à pratiquer la ré vaccination sur une grande échelle. Grâce à son zèle et à son activité éclairée, le fléau ne tarda pas à perdre de son intensité et finit par disparaître. Des cures extraordinaires ajoutèrent au

prestige exercé par notre jeune médecin; et comme il se prodiguait surtout aux malheureux et aux délaissés de la fortune, rien n'égalait l'affection et la reconnaissance que ces pauvres gens lui témoignaient.

Dans l'intervalle, le Gouvernement avait accordé à M. Noël une des bourses de voyage fondées par la loi organique de l'enseignement supérieur, au profit des jeunes gens qui avaient subi les épreuves académiques avec la plus grande distinction. Il partit pour Londres, où il passa six mois, et se rendit ensuite à Paris, où il se trouvait au commencement de janvier 1872. Ce fut là qu'une lettre de Mgr Laforet alla le trouver pour le prier de se charger provisoirement du cours de médecine opératoire, que la maladie du titulaire, M. le professeur Sovet, ne permettait plus à celui-ci de donner. Il accepta cette charge honorable et la remplit de la façon la plus méritoire. Aussi, je fus heureux de lui exprimer toute la satisfaction de l'Autorité académique, car mon vénéré prédécesseur n'était malheureusement plus là pour le faire lui-même. Cette occasion me mit alors en relation plus intime avec notre futur collègue, et je n'ai pas oublié l'impression que me firent sa maturité précoce, la droiture de son jugement, la bonté et le désintéressement de son caractère.

En juillet 1872, M. Noël retourna à Londres, pour quelques mois; il visita ensuite Bonn et

Berlin et fit un troisième séjour dans la capitale de l'Angleterre, où l'attirait l'excellente organisation des hôpitaux et les rapports agréables qu'il avait su établir avec les médecins britanniques. Autant que je puis me le rappeler, pour la spécialité qu'il s'était faite, ses préférences étaient hautement tournées du côté de l'Angleterre.

Cette spécialité que M. Noël s'était faite, était, vous le savez, l'ophtalmologie. Ses aptitudes le rendaient propre à l'enseignement et à la pratique de toutes les branches des sciences médicales. Il le prouva bien quand il fut appelé plus tard à remplacer momentanément l'un ou l'autre de ses collègues dans les chaires ou aux examens d'anatomie et de thérapeutique. Ce qui acheva de le déterminer à s'attacher définitivement à l'ophtalmologie, ce fut le choix que fit de lui notre grand oculiste M. Hairion, dont il avait été l'élève interne, pour le suppléer dans la partie de son enseignement que l'affaiblissement de ses forces ne lui permettait plus de donner. Nous nous ralliâmes à ce choix avec empressement, et M. Noël fut nommé par NN. SS. les Evêques professeur agrégé et chef de clinique ophtalmologique au commencement de l'année académique 1872-1873. L'année suivante, il était promu au grade de professeur extraordinaire.

Ce qu'il fut comme professeur, personne parmi vous ne l'ignore, Messieurs. Nul n'obtint jamais

à un plus haut degré, l'estime de ses collègues, l'affection et la confiance de ses élèves. Je n'en veux d'autres preuves, que les discours émus, d'un accent si vrai et si pénétrant, prononcés en face de ses restes, au jour de ses funérailles. Tout le monde s'accorde à dire qu'il était, dans ses leçons, d'une clarté, d'une méthode, d'une patience admirable. Dans sa clinique, dans les opérations pratiquées sur les malades, il montrait une sûreté, une habileté manuelle, une délicatesse des plus remarquables.

La carrière de notre regretté collègue fut trop courte pour lui permettre de faire jouir le public des trésors que des connaissances sûres et étendues jointes à une familiarité contractée depuis plusieurs années avec les littératures médicales de l'Allemagne et de l'Angleterre et à un talent d'exposition peu commun donnaient droit d'en attendre. Il nous a laissé quelques rares échantillons de sa valeur comme écrivain dans le *Bulletin de l'Académie royale de Médecine*, et dans le *Journal des sciences médicales de Louvain*. Il fut un des fondateurs de ce journal publié avec tant de succès par les membres de notre Faculté de médecine. Une marque de confiance bien honorable de la part d'un de ses collègues, nous a valu aussi un appendice assez étendu ajouté par M. Noël à la dernière édition de *l'Abrégé de Pathologie chirurgicale* dû à la plume savante de M. le professeur Haan.

Je ne m'étendrai pas davantage sur la carrière scientifique de M. Noël. Je laisse à M. le Doyen de la Faculté de médecine, qui s'en acquittera à merveille, le soin de traiter à fond cette part de notre tâche commune trop en dehors de ma compétence. Mais permettez-moi, Messieurs, de vous parler un peu plus longuement de l'homme et du chrétien. Ce qui le caractérisait surtout à mes yeux, c'était la façon sérieuse avec laquelle il traitait toute chose, la haute et calme impartialité qui dictait tous ses jugements, l'absorption aussi complète, je crois, qu'il est humainement possible, de toute recherche personnelle par le sentiment toujours dominant, toujours présent du devoir. Je n'ai connu personne qui me rappelât plus fidèlement cet excellent M. Baguet, que nous avions surnommé l'homme du devoir. M. Noël joignait à cela une bonté, une tendresse de cœur, que la religion avait transformée en cette vertu surhumaine de charité, dont le parfum embauma toute sa vie. Président d'une de nos conférences de Saint-Vincent de Paul, vous avez tous admiré le zèle constant et attentif avec lequel il remplissait ce touchant et miséricordieux apostolat.

Cette noble et chrétienne passion du bien, cet amour vrai et actif des pauvres se manifestait tout particulièrement aussi dans les jours trop rares de repos qu'il passait à la campagne et au sein de sa respectable famille. Comme il aimait

les pauvres, il en était aimé. Aussi à peine avait on connaissance de son retour au foyer paternel, qu'on les voyait accourir et accabler le bon docteur des marques naïves de leur confiance et de leur reconnaissance. Il les écoutait avec une bienveillance qui ne se lassait jamais, s'intéressait à leurs misères morales autant et plus qu'à leurs souffrances physiques, les consolait, les encourageait, et après avoir épuisé pour eux toutes les ressources de la médecine humaine, n'oubliait jamais de leur recommander le recours au médecin céleste par la prière. M. Noël voyait en cela l'accomplissement d'un devoir de charité, et il y perdait moins souvent ses peines qu'on ne pourrait être tenté de le penser. Voici un trait parfaitement authentique à ce sujet. Une personne qui lui tenait de très près — c'est elle-même qui me l'a raconté — l'entendant, aux dernières fêtes de Noël, faire sa recommandation habituelle de prier à un malheureux complètement séparé des pratiques religieuses, crut devoir lui en faire la remarque. Il ne faut désespérer de personne, répondit M. Noël ; j'espère que mon avis ne sera pas tout à fait inutile. Puis, toujours fidèle à lui-même, il invoqua sa grande raison, et ajouta : en tout cas j'aurai fait mon devoir. — Quelle ne fut pas mon admiration, me disait en terminant le témoin dont je tiens le fait, quelle ne fut pas mon admiration d'apercevoir, aux Pâques sui-

vantes, l'indifférent d'autrefois pieusement agenouillé à la table sainte ! j'éprouvai une douce joie, ajoutait-il, en pensant que la recommandation de notre cher défunt n'avait pas été étrangère à ce retour à Dieu.

J'arrive, Messieurs, à la partie la plus douloureuse de ma tâche. Tout jusqu'ici souriait à notre regretté collègue. Un avenir radieux se déployait devant lui. Aux succès de la pratique médicale et du professorat se mêlaient les joies et les espérances du foyer domestique. Dieu lui avait associé une compagne digne de lui, animée comme lui des plus nobles et des plus pieux sentiments, exercée depuis longtemps aux œuvres d'une charité active et éclairée. Elle lui avait donné un fils, qui faisait le bonheur de sa vie. O mon Dieu, qui méritait mieux de garder un tel bonheur, si les bonheurs de la terre étaient quelque chose ! Vous lui en destiniez un meilleur, incomparablement meilleur, à ce fidèle serviteur, et ce bonheur n'était autre que vous-même : *ego ero merces tua magna nimis*.

Dès qu'il se sentit sérieusement frappé par une de ces maladies qui ne pardonnent pas, M. Noël n'eut rien de plus pressé que de solliciter et de recevoir les secours précieux que l'Eglise prodigue avec une tendresse si maternelle à ses enfants souffrants. Dieu, qui voulait le purifier de plus en plus par la douleur, permit que l'épreuve se prolongeât. Cette lutte que

connaît toute chair s'engagea entre la nature qui voudrait vivre, vivre pour ceux surtout qu'on aime plus que soi-même, et la grâce qui par delà les horizons humains nous ouvre les perspectives d'un avenir où le Christ sera notre vie, et la mort, par conséquent, un gain. *Mihi vivere Christus et mori luerum*. La lutte fut longue, pénible, mêlée d'angoisses. Notre pieux collègue éprouva cette horreur de la mort, sentit couler sur son front les gouttes de cette sueur froide, qui signala, pour l'exemple et l'instruction des élus, l'agonie du divin Rédempteur. Il passa ainsi des semaines, des mois entiers observant de son œil de médecin toutes les phases du mal cruel qui le dévorait, en supputant toutes les chances bonnes ou fatales, se débattant entre la crainte et l'espérance. Mais dans cette lutte si longue, tant de fois renouvelée, la grâce victorieuse l'emportait toujours sur la nature. Sans doute il espéra longtemps de vivre, il désirait de guérir, il implorait et faisait implorer du Ciel sa guérison, mais en implorant toujours aussi la conformité à la sagesse et à la volonté suprême. « Dites bien, ce sont ses propres paroles, quand il faisait écrire pour solliciter des prières, dites bien que je ne demande pas seulement ma guérison, mais aussi la résignation à la volonté de Dieu. La résignation, ajoutait-il en insistant ; ne l'oubliez pas. »

Enfin, après bien des alternatives diverses,

les pressentiments mauvais s'accrochèrent davantage et devinrent alarmants. Mais la grâce avait triomphé définitivement dans son âme. Le malade, ayant la mort en face, la contemplait désormais sans terreur. Rien n'était resté de cette horreur, de ce tremblement des premiers jours. Déjà sa conversation semblait être dans le ciel, selon le langage de nos saints livres. Les entretiens pieux faisaient ses délices : il éprouvait une joie spéciale à écouter les hymnes de l'Eglise, les chants consacrés à Marie, qu'une voix fraternelle murmurait doucement à ses oreilles.

Le moment de la séparation finale était proche. Une grande crise physique et morale l'avait précédé. Muni du pain des forts, entouré de tous les siens, il le vit venir avec une connaissance, une sérénité parfaite, s'entretenant des détails de sa sépulture et de ses funérailles, comme s'il ne se fut pas agi de lui-même. Il dicta ensuite des recommandations destinées à son fils, toutes pleines des sentiments les plus chrétiens et marquées au coin d'une sagesse fondée sur sa foi et sur son expérience paternelle. Quand la mort fut sur le point de le toucher de sa main glacée, le calme, la confiance, l'espérance ne l'abandonnèrent point. Quoiqu'il ne parlât plus, il suivait avec un intérêt visible les prières qui se récitaient autour de lui ; ses lèvres pâles et desséchées se collaient avec amour sur

le crucifix et sur les saintes reliques. C'est ainsi qu'il s'endormit doucement de ce sommeil des justes, que suit et que couronne le réveil de l'immortalité bienheureuse.

Beaucoup d'entre vous, Messieurs, connaissent, au moins par la gravure, cette page immortelle où un pinceau magistral nous a montré saint Augustin et sa mère Monique, au rivage d'Ostie. échangeant en face de l'horizon immense d'une mer azurée, leurs pensées sur cette bienheureuse immortalité. Permettez-moi de vous citer quelques passages de cet admirable entretien, le Phédon d'un Platon chrétien, tel qu'il nous est rapporté par le saint docteur au livre IX de ses Confessions :

« Peu de temps avant le jour où ma mère devait quitter ce monde — jour que nous ignorions et que vous seul connaissiez, Seigneur — il arriva, sans doute par l'effet de vos secrets desseins, que nous nous trouvions seuls, elle et moi, appuyés à une fenêtre d'où nous avions vue sur le jardin de la maison que nous habitions à Ostie. — Là, seuls et sans témoins, nous goûtions une ineffable douceur à nous entretenir ensemble ; oubliant le passé et n'envisageant que l'avenir, nous cherchions entre nous quelle devait être cette vie éternelle des saints, que l'œil de l'homme n'a point vue, dont son oreille n'a point entendu parler, et que son cœur naturel ne comprend pas. Mais nous tournions nos

cœurs vers vous, nous les ouvrons avidement à ces eaux célestes dont vous êtes la source vivante, afin qu'après nous en être abreuvés, autant que nous pouvions le faire, nous fussions capables de nous élever en quelque mesure à l'intelligence d'un si grand mystère.

« Comme nous étions arrivés à cette conclusion, que toutes les jouissances charnelles, que tous les plaisirs, que toute la splendeur de la vie corporelle ne sont absolument rien auprès des délices de cette autre vie, remplis d'un enthousiasme croissant, nous nous élevâmes plus haut et nous parcourûmes graduellement tous les objets matériels, jusqu'au ciel lui-même avec le soleil, les étoiles et tous les astres. Puis nous nous enfonçâmes plus avant encore dans ces profondeurs, continuant de penser à vous, de parler de vous, d'admirer vos ouvrages; enfin nous arrivâmes à nos âmes, mais nous passâmes encore par dessus pour atteindre cette région de la plénitude infinie, où vous nourrissez éternellement vos élus de l'aliment de la vérité, où la vie est la sagesse même, où tout ce qui existe puise l'existence, et non seulement tout ce qui existe, mais tout ce qui a existé et ce qui existera, tandis qu'elle même n'a point été faite, mais existe aujourd'hui telle qu'elle a été et sera toujours, ou, pour mieux dire, elle n'a point été et ne sera point, mais elle est seulement, puisqu'elle est éternelle... Et pendant que

nous parlions en nous élançant avec ardeur vers cette céleste contrée, nous en touchâmes le bord d'un coup d'aile de notre cœur ; et, après ces prémices de vie spirituelle, nous redescendîmes en soupirant, à ces accents de notre bouche, à cette parole humaine, qui ne naît que pour mourir, souffle fugitif, pur néant, Seigneur, auprès de votre Verbe éternel, qui vit en lui-même sans vieillir jamais et qui renouvelle toutes choses !

« Nous disions donc : si une âme pouvait s'élever complètement au-dessus du tumulte de la chair, se délivrer des vains fantômes de la terre, des eaux, de l'air et des cieux, échapper à elle-même en s'oubliant, en oubliant ses pensées, ses imaginations et ses rêves, et toute langue humaine, et toutes les choses qui commencent et qui finissent (car si elle les écoute, elles lui disent : nous ne nous sommes point faites nous-mêmes, c'est l'éternel qui nous a créées) : si donc toutes se taisaient... et qu'alors cet être éternel lui parlât lui-même, non par la voix d'aucune créature ; ni même par celle d'un ange ou d'une nuée du ciel, mais directement, lui-même et lui seul, comme en ce moment, le vol de notre pensée nous a élevés jusqu'à la sagesse éternelle et suprême... et si cet état se continuait, si cette âme se sentait absorbée, abîmée dans le bonheur de sa sublime vision, de telle sorte que ce court moment, cet éclair

d'intuition, après lequel nous avons tous soupiré, fut pour elle une vie immortelle, ne serait-ce pas là l'accomplissement de cette parole : entre dans la joie de ton Seigneur » ?

Oui, Messieurs, cette pensée de l'immortalité bienheureuse est la consolation, la force, l'espoir invincible du chrétien. C'est par elle que nous ne pleurons point comme ceux qui n'ont point d'espérance. A la lumière de cette pensée tout se relève en nous, tout s'agrandit, la moindre de nos actions, la moindre de nos paroles, a un retentissement infini, une valeur, si on l'ose dire, qui s'escompte dans l'éternité; les ombres les plus noires s'éclairent, la souffrance prend une signification et devient l'épreuve; contre l'injustice nous avons un recours, contre la tristesse une consolation; le mot de désespoir disparaît de la langue de l'homme.

O Seigneur Jésus, o Christ redempteur et sauveur, vous êtes la résurrection et la vie; celui qui croit en vous, ne meurt à une vie passagère et misérable que pour renaître à une vie de bonheur et d'immortalité. — Essuyons nos larmes, Messieurs. A qui pourrions nous appliquer cet oracle divin avec plus de confiance qu'au cher et regretté collègue, dont nous venons de rappeler la foi, les vertus et les travaux? Qui avons nous connu de plus digne que lui d'entendre ces ravissantes paroles : « Bon et fidèle serviteur, entrez dans la joie de votre Seigneur. »
